

Session 2017

EXAMEN ÉCRIT DE L'OPTION COMPLÉMENTAIRE HISTOIRE

Durée : 3 heures

Matériel autorisé : - Dictionnaire *Le Petit Robert 1* (fourni par l'école)
- Annexe 1 : Carte du Pacifique en 1942-1945

LA SECONDE GUERRE MONDIALE VUE DU JAPON

Consignes

Analysez, en appliquant les méthodes pratiquées en classe, les documents suivants :

- Document 1 : Témoignage de T. Ogawa (1989)
- Document 2 : La Boîte destinée aux possessions des défunts (1989)
- Document 3 : Article de R. Guillain (1974)
- Document 4 : Photographie de soldats japonais (1937 ? - 1945 ?)

Nous vous demandons :

- de rendre des travaux rédigés à l'encre, sur feuilles lignées ;
- de faire une marge de 3 cm à gauche et de 2 cm à droite de chaque page ;
- de rendre également la donnée ainsi que vos brouillons.

DOCUMENT 1 – Témoignage de Tamotsu OGAWA¹ (1989)

[...] J'ai passé trois ans en Nouvelle-Bretagne, et voilà ce que j'y ai appris. Les hommes véritablement tués au combat sont une infime minorité de ceux qui meurent à la guerre. Les hommes crèvent de faim, de toutes sortes de maladies. Ils tombent d'épuisement, les uns après les autres, pendant qu'ils s'enfuient dans la jungle. Dysenterie amibienne, malaria, malnutrition. Ceux qui n'avaient plus de bras ou une seule jambe devaient se débrouiller tout seuls pour marcher. Des vers tombaient de leurs uniformes en loques et trempés de sang. Des hommes atteints de dysenterie marchaient nus, avec des feuilles, pas du papier toilette, pendant de leurs fesses. D'autres souffrant de malaria avançaient en titubant avec 40 de fièvre. C'était une marche infernale, et nous étions constamment attaqués par les indigènes, qui nous harcelaient au profit de l'ennemi.

Nous avons installé notre hôpital de campagne de nombreuses fois et en différents endroits. Matérialisé par une croix rouge sur une silhouette de montagne verte, cet hôpital devait garantir secours et répit à tous ceux qui y venaient. Notre section consistait en un médecin et cinq ou six infirmiers comme moi. Il nous suffisait de couper des arbres pour faire des poteaux et de recouvrir le tout avec des feuilles de palmier nipa. Nous, l'équipe médicale, nous faisons tout notre possible pour sauver les vies. La gangrène s'installait si on ne pratiquait pas très vite une amputation, et les médecins opéraient avec une anesthésie locale, car l'anesthésie lombaire prenait du temps. Nous agissions comme de vrais praticiens, mais nous ne tenions pas compte des suites, pas là en tout cas. Nous avons laissé de très nombreux amputés derrière nous. Comme il n'y avait pas de civières, ceux qui étaient encore plus ou moins valides recevaient quelques jours de ration, et on leur disait de s'en aller, de quitter l'hôpital, de foutre le camp. Ceux qui ne pouvaient pas bouger, on les abandonnait.

Nous n'avions plus que quelques grenades et un minimum de médicaments. Ils allaient bientôt nous servir non pas à soigner, mais à tuer nos propres hommes. J'ai tué, moi aussi. Nous étions cinq ou six toubibs pour cent à deux cents patients. Que faire de ceux qui n'avaient plus ni bras ni jambes ? Les porter sur notre dos ? Si nous les avions laissés, ils auraient été massacrés par les indigènes. Cela arrivait. Mieux valait leur faire une piqûre d'opium, et après, une intraveineuse de 20 cc d'une solution de sublimé corrosif. Ils mettaient quelques secondes à mourir. Je lisais dans leurs yeux qu'ils savaient ce que nous étions en train de faire. « S'il te plaît », suppliait un soldat. Je suppose qu'il me demandait de l'emmener avec nous mais que pouvais-je faire ?

J'étais sûr que je n'allais pas tarder à mourir, moi aussi. C'était juste une question de temps.

Au début, c'était dur, mais je m'y suis habitué et je ne pleurais plus. J'étais devenu un meurtrier. Je tuais des hommes qui ne résistaient pas, qui ne pouvaient pas résister. Je tuais des hommes qui voulaient seulement se faire soigner, des camarades que j'aurais dû aider. Naturellement, ces salauds d'officiers ne le faisaient pas eux-mêmes. Ils laissaient faire les ordonnances. Nous agissions selon les ordres du commandant de notre compagnie, puis nous recouvrons les corps avec des feuilles de cocotiers, et les abandonnions là. [...]

¹ Ce témoin a une vingtaine d'années en 1939.

40 Les indigènes étaient l'ennemi. Les Américains étaient l'ennemi. Même nos propres
soldats devenaient l'ennemi dans des conditions aussi extrêmes. Parfois, la nuit, une odeur
de café flottait dans la jungle. C'était une odeur inoubliable. Les sentinelles ennemies qui
prenaient leur café avec une sorte de cafetière portable. La nuit, des hommes disparaissaient.
Ils allaient tout droit dans le camp adverse pour piquer de la nourriture. Ils trouvaient surtout
45 des boîtes de conserve, mais ils ne savaient pas ce qu'ils prenaient car les étiquettes étaient
en anglais. Ils rapportaient toutes sortes de trucs. En cas de famine, on est capable de tout.

50 Nous avons été stupéfaits de voir les Américains construire une piste d'aviation en une
nuit. Nous ne connaissions pas le bulldozer. Ensuite, nous avons vu tous leurs navires de
guerre. Une flotte de transport de troupes et de croiseurs en rangs si serrés qu'ils nous
bouchaient l'horizon. Je me suis dit pour la première fois : « Le Japon a perdu. » Le seul à
pleurer en entendant l'annonce de la défaite a été le commandant. [...]

Theodore F. COOK & Haruko Taya COOK, *Le Japon en guerre 1931-1945*,
Paris, De Fallois, 2015 (Édition originale anglaise : 1992).

DOCUMENT 2 – La Boîte destinée aux possessions des défunts (1989)

[En 1989, nous² nous sommes rendus chez un homme] qui avait perdu deux frères à la guerre [et qui nous parla avec émotion] de son frère aîné qui était mort en octobre 1937, pendant « l'Incident de Chine ». [...] Il nous emmena dans une pièce au sol recouvert de tatamis, avec, sur un mur, des photographies pleines de grain³ d'un jeune militaire avec un

5 chapeau doublé de fourrure, portant les insignes d'un simple soldat, ainsi que celles d'un marin, avec le nom du destroyer *Tachikaze* sur le ruban de sa casquette. À côté, des photographies très nettes montraient deux visages burinés, ceux de leurs parents. Du fin fond de la maison, il revint avec une grande boîte carrée en bois de glycine. Des caractères, tracés à grands traits de pinceau, indiquaient « BOÎTE DESTINÉE AUX POSSESSIONS DES DÉFUNTS ».

10 À l'intérieur se trouvaient le compte rendu officiel des circonstances de la mort de son frère aîné, et une carte, portant le sceau de l'officier supérieur de son frère, montrant l'endroit précis de ses derniers instants. Avec en dessous la « ceinture aux mille points »⁴ – supposée repousser les balles – que sa sœur avait cousue pour lui avant son départ pour la Chine. Notre hôte montra la tache brune laissée par son sang.

15 Au fond de la boîte, il y avait un gros album. Les lettres en relief sur la couverture indiquaient que c'était l'album officiel de l'unité de son frère aîné, le *Trente-Cinquième Régiment d'infanterie*, commémorant son action en Mandchourie. Après les photographies officielles de l'empereur Hirohito et de l'impératrice Nagako, de l'Étendard impérial, et le drapeau en lambeaux du régiment, les portraits des officiers supérieurs abondamment médaillés de

20 l'armée japonaise en Mandchourie, et du commandant du régiment, venaient les clichés de jeunes gens vigoureux, au visage juvénile, pris au cours de leur premier voyage outre-mer – « en escale » à Dairen près de Port Arthur⁵, « devant le mémorial dédié aux morts japonais de la guerre russo-japonaise », et « au cours d'une compétition d'athlétisme Japon-Manchukuo ».

25 Les dernières pages de l'album étaient vierges pour que le soldat puisse y ajouter ses propres photos. Là, le jeune homme dont le portrait était accroché au mur prenait la pose, un jeune et beau soldat avec ses amis et ses copains au mess. Là, des photos de Chinoises aux pieds bandés⁶, et des paysages sauvages en Mandchourie. Là encore, une photo apparemment officielle, portant la légende *Photo commémorative de l'opération Éradication des bandits*, avec des soldats en tenue de combat partant à la bataille, suivie par une série

30 d'instantanés montrant le sort réservé aux « bandits » au cours d'opérations auxquelles son frère aîné avait visiblement participé. L'un montrait trois têtes coupées fichées sur une clôture, dont l'une avait les yeux ouverts ; un autre, un soldat tenant une tête soigneusement tranchée par les cheveux, le visage tourné vers l'appareil ; et un autre encore un Chinois, les

² Il s'agit des auteurs du livre qui ont mené l'enquête et recueilli les témoignages.

³ Donc des photographies de mauvaise qualité.

⁴ Ces ceintures aux mille points sont considérées comme apportant du courage, de la chance, voire l'immunité aux blessures (en particulier aux balles) à leurs porteurs.

⁵ Dairen est une ville du sud de la Chine donnant sur le golfe de Corée située non loin de Port-Arthur, où une bataille navale mettant aux prises la marine impériale japonaise et une escadre russe marqua le début de la guerre russo-japonaise de 1904-1905.

⁶ La coutume des pieds bandés fut pratiquée en Chine du X^e au début du XX^e siècle sur les filles et jeunes femmes issues des classes sociales favorisées dans un premier temps, avant de s'étendre à une part plus large de la société chinoise. Elles visaient à freiner la croissance des pieds et à les déformer afin qu'ils soient le moins long possible, dans un but esthétique.

35 bras ligotés, légendée de la main de son frère *Sa vie tient à un fil*. Les dernières pages
contenaient les photos prises par la famille lors des funérailles grandioses de leur fils aîné
organisées dans son village quand ses restes furent rapatriés de Chine.

Tandis que notre hôte refermait l'album, il se tourna vers Haruko et dit d'une voix calme
mais soucieuse : « Je ne sais pas quoi faire de cette boîte. Quand je mourrai, il n'y aura
40 personne pour conserver ces souvenirs. Mes autres frères sont morts jeunes. Mes fils et ma
fille ont tous quitté le hameau pour la grande ville. Je crois qu'aucun n'a l'intention de revenir.
Chaque année, j'aère le contenu de la boîte pour le conserver. » Puis il ajouta : « Je suis certain
que mon frère aurait été content que vous ayez vu tout ça. Mais je vous en prie, ne
mentionnez pas notre nom en regard de ces photos. Les choses étaient différentes à l'époque.
45 C'était la guerre. Ce n'était pas comme maintenant. J'ai l'impression que la paix dont nous
profitons aujourd'hui s'est construite sur ceux qui se sont sacrifiés à l'époque. »

Theodore F. COOK & Haruko Taya COOK, *Le Japon en guerre. 1931-1945*,
Paris, De Fallois, 2015 (Édition originale anglaise : 1992).

DOCUMENT 3 – Article de Robert GUILLAIN⁷ (1974)

Un lieutenant nippon cesse le feu dans la jungle philippine

Tokyo. – Un ancien lieutenant de l'armée impériale japonaise, qui croyait jusqu'à maintenant que la guerre n'était pas finie et qui depuis vingt-neuf ans tenait le maquis – ou plutôt la jungle – aux Philippines, a enfin, le dimanche 10 mars, accepté de cesser sa résistance.

5 « Je restais dans les montagnes parce que je n'avais pas reçu l'ordre de cesser le feu », a déclaré le lieutenant Hiroo Onoda⁸. Il avait vingt-deux ans en 1944 quand il avait été envoyé dans l'île de Lubang, à la veille du débarquement du général McArthur, qui reprit les Philippines aux Japonais peu après. Il a maintenant cinquante-deux ans.

10 On savait depuis longtemps qu'il était quelque part dans la jungle. Pour la première fois, un campeur japonais avait réussi, l'an dernier, à le rencontrer. Mais il n'avait pas pu le persuader d'« abandonner la lutte ». « Il me faut un ordre écrit de mon chef d'unité, le commandant Taniguchi », avait dit le fugitif obstiné.

15 On a donc recherché au Japon l'ancien commandant et on l'a retrouvé, devenu un paisible libraire dans une ville de province. C'est lui-même qui, s'étant rendu aux Philippines au début du mois avec une expédition de recherches, a remis au lieutenant Onoda, venu à sa rencontre dans la jungle au début de la nuit, l'ordre écrit de se rendre. Le document disait, dans le langage militaire de la dernière guerre, que Sa Majesté l'empereur avait donné l'ordre à l'armée japonaise de « cesser les opérations ».

20 Il a fallu encore toute une nuit de palabres entre l'ancien commandant et son subordonné, sous une tente au fond de la jungle, puis une réunion avec le frère du lieutenant, venu lui aussi aux Philippines, pour décider Onoda à rentrer au Japon.

25 Vingt-neuf ans après la capitulation de 1945, le lieutenant est sorti de la forêt en uniforme, coiffé de la casquette de l'armée impériale, armé de son fusil et de son sabre en bon état. Il était propre. Il a vécu toutes ces années en Robinson, améliorant de temps en temps l'ordinaire par des raids dans des villages. Il eut longtemps pour compagnon deux soldats de son ancienne unité, mais l'un mourut, l'autre fut tué en octobre 1972 dans une escarmouche avec une patrouille de l'armée philippine.

30 Plusieurs expéditions furent montées pour tenter de le débusquer. L'une d'elles mit en action plus de deux cents hommes, mais la jungle est si épaisse que les rabatteurs passèrent souvent près de sa retraite sans le trouver. Le père du lieutenant, âgé de quatre-vingt-cinq ans, faisait partie d'une de ces expéditions, et c'est en vain qu'il avait alors laissé des messages et appelé son fils à travers la montagne avec un puissant porte-voix.

35 Le lieutenant Onoda va être rapatrié au Japon, où son odyssée fait sensation. Il y a deux ans, un autre jusqu'au-boutiste, le sergent Yokoi, avait été le héros d'une aventure analogue, mais son record de « résistance » est maintenant largement battu.

Robert GUILLAIN, « Un soldat nippon cesse le feu dans la jungle philippine »,
Le Monde, 12 mars 1974.

⁷ Robert Guillain (1908-1998), journaliste français. Il se trouve au Japon durant la Seconde Guerre mondiale.

⁸ Le lieutenant Onoda est décédé le 16 janvier 2014.

DOCUMENT 4 – Photographie de soldats japonais (1937 ? - 1945 ?)



Soldats japonais rassemblés, avant leur départ pour le front, devant le sanctuaire Yasukuni à Tokyo. Le sanctuaire Yasukuni est un sanctuaire shinto construit en 1869 pour rendre hommage aux Japonais « ayant donné leur vie au nom de l'empereur du Japon ». Les âmes de plus de deux millions de soldats japonais morts de 1868 à 1951 y sont déifiées.

Au verso de cette photographie trouvée dans les archives du *New York Times* est notée la date du 25 avril 1945 mais elle est vraisemblablement antérieure.

Source de la photographie :

L'Histoire : 1931-1945. Asie-Pacifique, l'autre guerre mondiale, n° 413, juillet-août 2015.

ANNEXE 1 – Carte du Pacifique en 1942-1945

Cette carte, présentée à titre informatif, n'est pas à étudier.



Source de la carte :

Peter GEISS, Daniel HENRI et Guillaume LE QUINTREC (sld), *Histoire/Geschichte. L'Europe et le monde du congrès de Vienne à 1945*, Paris, Nathan/Klett, 2008.